

Le formidable musicien genevois redonne vie à son Grand Pianoramax, avec un nouvel album qui démontre la pérennité d'un style.

# Léo Tardin, c'est quoi, l'acid jazz?

**CHRISTOPHE PASSER**

*christophe.passer@lematindimanche.ch*

Curieusement, il a donné rendez-vous dans les locaux de l'AMR genevois, lieu historique d'un jazz volontiers plus free que dansant. Mais Léo Tardin, 44 ans, a toujours été un adepte d'un mélange des genres destiné à faire tomber les murs. Après quelques années de disques et tournées en solo, il sort ce mois-ci un album formidable aux airs de résurrection: c'est le retour de Grand Pianoramax, combo et concept imbibé de la modernité et des rythmiques de la culture dance ou hip-hop, qui lui valut une discographie plutôt riche au début des années 2000: cinq albums qui lui ont donné une réputation internationale dans le milieu d'un acid jazz alors triomphant. Cela, notamment, avec des concerts donnés du Tokyo Jazz Festival jusqu'au Texas, en passant par New York, où il fut autrefois étudiant à la New School, à la fin des années 90.

Dans petit milieu du jazz suisse, Tardin est ainsi un cas aussi rare qu'à part. D'abord parce que le pianiste s'est fait connaître en remportant, en 1999, le concours de piano du Montreux Jazz Festival. Il demeure le seul Suisse à avoir remporté cette rude compétition qui a notamment aidé à la révélation d'artistes de l'envergure de Peter Cincotti ou Tigran Hamasyan. Deuzio, Tardin n'a jamais considéré sa carrière autrement que la plus internationale possible: peu nombreux sont les musiciens helvètes de jazz de sa génération à avoir autant parcouru le monde, de salles en clubs, au point d'être parfois trop méconnu par ici.

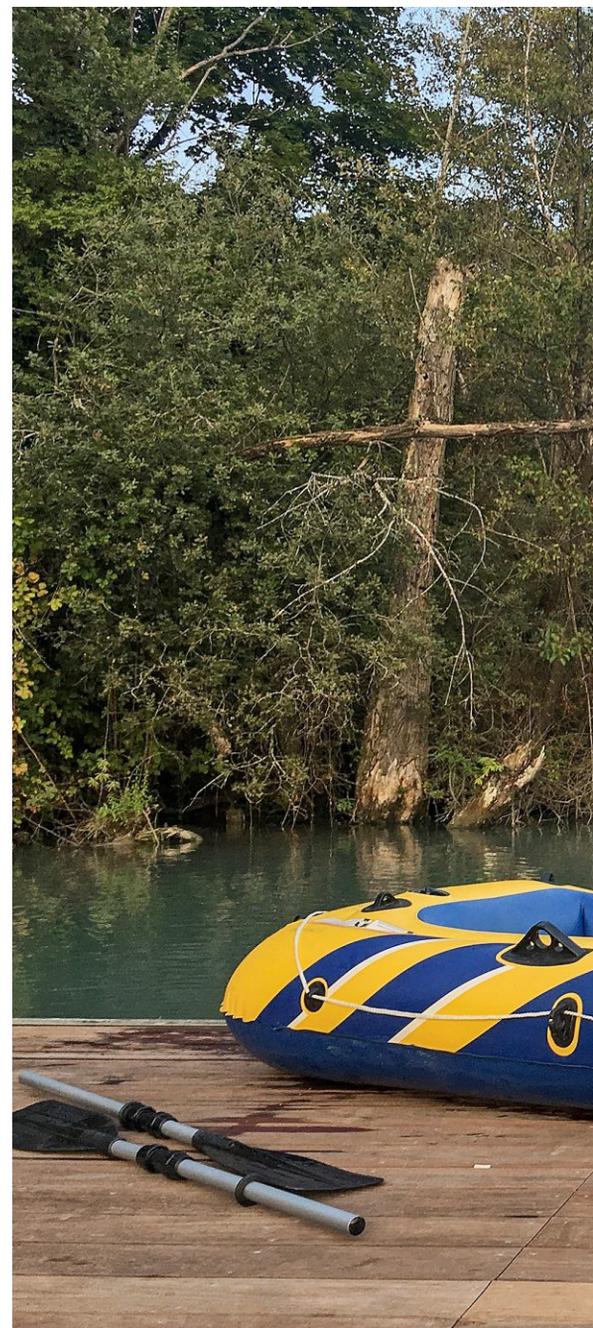
## De Jamiroquai à Wesseltsoft

Après avoir ces derniers temps cultivé sur disque et scène l'art du solo, il revient donc avec «Past Forward», excellent disque dont la

pochette au graphisme vintage fait le lien entre ses talents de soliste et son goût pour les rythmiques moites. Oui, semble démontrer cet album assez irrésistible, arrivant cinq après le dernier opus de Grand Pianoramax, l'acid jazz n'est non seulement pas mort, mais manifestement en train de s'inventer un genre de pérennité. Il est cependant bien en peine d'en donner une définition: «Pour moi, il s'agit avant tout d'inspiration, des musiques de clubs que j'aime.» Il cite en premier Jamiroquai, et l'on profite d'un haut-parleur Bluetooth pour lui faire réentendre «Virtual Insanity», tube daté 1996, qui lui colle aussitôt un grand sourire. «C'est vraiment à travers ce genre de titre que j'y suis venu: une souplesse, un groove, un truc un peu jazzy dans les accords. C'est de la pop swinguante. J'adore.»

Il peine un peu plus à reconnaître «Come and See Me», morceau de 1995, mais lorsque le solo de piano déferle, la lumière se fait en une seconde: «Hancock!» On confirme. «C'est vraiment le maître. Durant toute sa carrière, il a ce son, cette virtuosité, ce sens de l'inventivité harmonique, mélodique, et une envie d'aller souvent vers la danse, de chercher le truc de son époque. C'était le cas au moment de «Rock It», qui reste un disque incroyable, et là aussi: c'est classe, imparable.» C'est de l'acid jazz? «Oui, évidemment. Mais cela démontre aussi la largeur de la définition, et la difficulté à mettre tout dans le même tiroir. Tant mieux, d'une certaine façon. Ce n'est pas juste du jazz avec une addition de trucs de rappeurs ou de DJ: c'est une approche, un esprit du groove.»

On continue ce petit jeu un moment, passant de MC Solaar scandant en compagnie du merveilleux contrebassiste Ron Carter («Un ange en danger», 1994) au Norvégien Bugge



Wesseltsoft («Yellow Is the Colour», 2001). Là on touche dans le mille: «Carter, il est incroyable sur ce titre, et ça rebondit avec le phrasé précis de Solaar, c'est vraiment très bien. Quant à Wesseltsoft, c'est un pianiste dont je me sens très proche. Il est capable de rester à la fois dans quelque chose de presque contemplatif dans le jeu, mais en inventant autour une rythmique, même légère, comme sur ce morceau, qui donne un son qui fait do-deliner de la tête. Il y a là une recherche presque minimaliste qui m'intéresse beaucoup, et qui ressemble à certaines choses que je joue encore aujourd'hui.»

## Piano incisif comme jamais

On lui passe «Feudor», l'un des miracles de l'album «Grand Pianoramax» en 2005. Tardin constate que ça n'a pas trop vieilli: le titre conserve une actualité qui fait le lien avec son nouveau disque. «Past Forward», EP de sept



Léo Tardin, un art du piano dansant et virtuose comme la fête. Xavier Ripolles

titres, a commencé à prendre forme dans sa tête en Indonésie, et Tardin a dû travailler à distance, Covid oblige, avec le batteur du groupe, Dominik Burkhalter, basé à Schaffhouse, coproducteur du projet depuis une douzaine d'années. Si Grand Pianoramax avait jadis exploré souvent slam et rap, ce nouveau disque est à la fois épuré, aérien, flirtant même avec le r'n'b (excellent «Only Star») et mettant en avant le chant et les paroles en français («Un peu de temps», «Choisis bien»): Gaspard Sommer est ici formidable, velouté, avec un brin de mélancolie dans le grain. Quant au jeune Angelo Powers, pour les titres en anglais, il trouve ici un écrin funky à souhait.

À l'arrivée «Past Forward» réussit le pari de pousser un peu loin l'aventure recommencée de Grand Pianoramax: il n'y a aucune redite dans ce disque, mais le sentiment d'une exploration qui continue, nourrie des années en solo de Tardin. Car il n'a sans doute jamais été aussi

incisif sur son clavier que sur ces titres voulus courts. Un peu comme s'il s'agissait en permanence d'aller à l'essentiel des mélodies, immédiates, qui vous attrapent et vous poussent sur la piste comme des haïkus de notes bleues pouvant ensuite vous emmener loin dans la nuit. On se réjouit dès lors d'entendre ça live. Plusieurs dates sont prévues dans les semaines à venir, en espérant que l'acidité heureuse de la musique de Léo Tardin soit moins mortifère que le virus que vous savez.

#### À ÉCOUTER

«Fast Forward», Grand Pianoramax, concerts prévus Festival Jazz Onze+, Lausanne, le 30 oct., au 100 Jazz Festival, La Chaux-de-Fonds (NE), le 7 nov., et aux Spectacles onésiens, Genève, le 27 nov.



## Une semaine une chanson

Christophe Passer  
Journaliste

# «Don't Get Me Wrong»

CHRISSIE HYNDE  
& THE PRETENDERS  
1986

Ce qu'il y a d'étonnant en elle, c'est la voix dont la gouaille canaille est immédiatement reconnaissable. Elle érotise le



chant, Chrissie Hynde, en fait quelque chose qui tient de la colère et du flirt, de l'énerverment et de la séduction. C'est une immense interprète. La fille de l'Ohio est née dans la même ville, Akron, que le basketteur LeBron James ou Dan Auerbach, des Black Keys: il y a un côté jailli de nulle part en elle, cette conscience d'être «spéciale» (elle en fit un tube), sœur de sa volonté de s'en sortir. Car voilà une fille qui vendit sa guitare pour voyager en Angleterre au début de sa carrière, avant de finalement cachetonner à Paris dans un groupe - Les Frenchies - qui reste dans l'histoire car elle y partageait la scène avec... Jean-Marie Poiré, qui devint réalisateur de films aussi peu rock que «Papy fait de la résistance» ou «Les visiteurs» (on peut imaginer son court passé rock à travers le personnage joué par Darroussin dans «Mes meilleurs copains», en 1989, c'est une autre histoire).

Revenons à Madame Hynde et à son groupe, les Pretenders. Quelque chose de punk dans les racines: elle connaissait bien Malcolm McLaren, les Sex Pistols, eut une liaison avec Paul Simonon, bassiste des Clash. Mais avec une pointe de lyrisme pop, un goût sûr pour pondre des mélodies qui vous collent contre le mur avant de vous faire danser. «Don't Get Me Wrong», gros succès en 1986, tiré du 4<sup>e</sup> album des Pretenders (qui viennent de sortir encore un disque), reste ainsi emblématique et éternel, disant l'espérance des sourires et demi-mots amoureux. Imparable.

Retrouvez la playlist d'«Une semaine, une chanson» sur Spotify.

